

REVUE DE LA MODE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

SOMMAIRE

GRAVURES : Toilette de visite. — Toilette de promenade. — Toilette de jeune fille. — Toilette de demi-deuil. — Toilette de campagne. — Toilette de dîner. — Bande brodée. — Boîte (deux dessins). — Vide-poche (trois dessins). — Trois berceaux. — Bébé.

SUPPLÉMENT : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons contenant, en outre, six alphabets.

**EXPLICATION
DES GRAVURES**

1. Toilette de visite. — Robe de faille noire liserée de faille grise perlée et brodée de perles d'acier.

La jupe, formant légèrement la traine, est ornée d'un volant haut par derrière, allant en diminuant sur le devant, montée à gros plis plats à tête un peu renversée, et laissant apercevoir la doublure qui est grise perlée; deux larges bouillonnées en travers forment quilles coussinées et garnies à grosses ganèses, puis réunies par derrière à l'aide d'une longue écharpe doublée de gris, nouée dans le bas à la naissance du volant; le tablier tout un illustré d'une broderie fort riche perlée d'acier. Le corsage, ouvert en cœur, comporte le même ornement et la même broderie, tant à l'encolure qu'aux basques, qui sont plates devant et à plis d'éventails par derrière; une grosse fraise Margot encadre le cou; cette toilette est complétée pour la sortie par une écharpe repliée avec broderie perlée d'acier et encadrée d'une guipure de dentelle de Bruges ou même de Valenciennes, au réseau carré avec semis de fleurettes dans la hauteur. Le patron de l'écharpe, publié sur le supplément du 7 juin, peut servir à notre modèle.

2. Toilette de promenade. — Robe en tissu de laine souple couleur mastic. La jupe

unie est ornée d'un haut volant coussiné monté à tête, ornée, dans le bas comme dans le haut, d'un biais de même étoffe, mais de nuance plus foncée. La tunique arrondie est gracieusement retournée sur les côtés, de façon à laisser apercevoir l'envers de l'étoffe.

Le corsage, fermé devant, est à pointes tout simplement, orné d'une basque postillon avec nœud d'étoffe foncée posé à plat sur le milieu, le tout encadré du biais pareil à celui de la jupe. Chapeau de paille gris ardoise orné de velours mastic.

Ombrelle duchessa en toile écru doublee de rose. — Modèle de M^{me} Élise, 64, rue Richelieu.

3. Toilette de jeune fille. — Modèle de M^{me} Élise. — Robe en tissu beige d'un gris de lin très-doux; la jupe, tout unie, tombe à ras de terre; une seconde jupe, ornée dans le bas de cinq rangs de piqures, retombe sur la première; cette seconde jupe est ronde et retournée en arrière par des plis pris en travers. Corsage à basques rondes, poche sur le côté et berthé carrée sur la poitrine; revers aux manches, le tout en faille marron. Chapeau de paille beige enrubanné de faille grise et marron.

4. Bande à broder sur toile blanche et écru. — Le genre de travail que vous trouvez au n^o 4 fait entièrement nouveauté, et cette innovation de toile blanche et de toile écru mélangées produit un effet très-réussi.

On opère comme pour l'application de nansouk sur tulle bruxelles; on pose les deux étoffes l'une sur l'autre, la blanche sur l'écru; on festonne tous les contours de son dessin, en prenant bien les deux étoffes à la fois; les jours de broderie anglaise les traversent donc simultanément; puis, ceci fait, on découpe toute l'étoffe blanche qui forme des-



1. TOILETTE DE VISITE. — MODÈLE DE M^{me} ÉLISE. — DESSIN DE GUSTAVE JANET.

sin, laissant celle écrue qui forme fond; on peut, à son gré, opérer en sens contraire: le blanc formera fond et l'étoffe écrue dessin.

Pour plus de légèreté dans le travail, on peut découper la double étoffe, qui se trouverait en dessous des fleurs, mais cela nuirait peut-être à la solidité; j'engage à ne prendre cette précaution que si la bande devait faire transparent; si elle est appliquée sur une autre étoffe, il faut laisser les deux doubles.

On peut également prendre ce dessin pour modèle de broderie en soutache ou en cordonnet sur simple étoffe.

5 7. Porte-cartes bambou et brodés. — Modèle de la maison S. Trigonlet, 9, rue de la Monnaie. — La monture de ce joli petit meuble est entièrement nouvelle, en bambou vernissé noir avec peinture d'or; elle est mobile dans la partie du soufflet, qui peut se rapprocher du fond ou s'en éloigner, à volonté; le prix en est fort abordable, on peut le demander directement à la maison Trigonlet, et l'on n'aura plus qu'à broder deux fois sur drap, cachemire ou papier bristol, notre dessin n° 6, qui est de taille voulue pour remplir le fond du cadre. Bien entendu, cela va sans dire, ces deux parties sont montées à tête-bêche, et les fleurs monteront d'un côté tandis que de l'autre elles iront en descendant. La broderie se fait au passé, soit camaïeu en nuance assortie à l'étoffe, soit, au contraire, en couleurs vives et bien chatoyantes. Les



4. BANDE À BRODER SUR TOILE BLANCHE ET ÉCRUE.



5. BRODERIE DU SOUFFLET DU PORTE-CARTES.

pliques de couleurs différentes; les petits pois, qui font cadre et ornement, se font en cordonnet d'or, de même que c'est à l'aide d'une ganse perlée que l'on établit la grecque extérieure; il en faut de deux grosseurs.

40. Berceau très-riche en bronze doré, garni d'un filet en soie bleu ciel. Le lambrequin qui l'entoure est en tulle brodé et festonné à grandes dents; dans le creux de chaque dent retombe un gland de soie bleue.

Flèche en bronze doré soutenant un rideau de soie bleue faisant transparent à un rideau de tulle brodé, entouré d'une dentelle de tulle brodé.

41. Berceau plus simple en fer ouvré peint en blanc, garni d'un filet de coton blanc, avec intérieur de soie rose; le lambrequin est en mousseline brodée, ainsi que le rideau; un large nœud de faille rose garnit la flèche à l'endroit où le rideau est froncé.

42. Berceau de voyage, se montant et se démontant en cinq minutes et formant un collier très-facile à transporter lorsqu'il est recouvert de son enveloppe en toile grise. L'enfant trouve ainsi partout, en moins de temps qu'il n'en faut pour donner l'explication, un berceau muni de tous les accessoires: oreiller, couverture, etc., car tous ces objets sont contenus dans le berceau replié.

Ces trois modèles sortent de la maison Huret, boulevard Montmartre.

glands devront être de nuance assortie aux soies brodées. Le n° 5 est la partie du soufflet; il va sans dire qu'elle doit être brodée en harmonie avec le fond; il faudra la doubler de bougran et même d'un carton léger recouvert de soie verte, avant de la placer dans le cadre qui lui est destiné.

8-9. Boîte à cigares. — Modèle de M^{me} Cabin, maison Sajou, 52, rue de Rambuteau. — Le meuble en lui-même se trouve, soit en bois de rose, soit en ébène, dans la maison qui nous a fourni le modèle; il est garni à l'intérieur de compartiments percés de trous réguliers pour isoler les cigares. Le dessus de la boîte, dont le modèle, en grandeur naturelle, se trouve au n° 9, est en cachemire, satin ou basane; il se brode au point russe, au point de chaînette pour les motifs; au cordonnet ou au feston pour la grande rosace du milieu, qui peut être en sp-



2. TOILETTE DE PROMENADE.



3. TOILETTE DE JEUNE FILLE.

13. Toilette de demi-deuil. — Robe de batiste noire unie et de batiste à pois ou à fleurettes blanches.

La première jupe, arrondie, toute en batiste unie, est ornée d'un haut volant plissé, garni d'un biais d'étoffe à pois, liséré de blanc.

Tunique toute ronde en étoffe à pois, encadrée d'un large biais uni, liséré de blanc, faisant tête à un plissé également uni. La tunique est drapée et relevée sur le côté par un pli en cornet.

Corsage en étoffe à pois, ajusté devant et derrière, à grandes basques rondes, encadré de biais lisérés de blanc et de plissés assortis; la manche à volant froncé dans le bas et maintenu par une large patte formant jarretière; le tout en étoffe unie. Chapeau diadème relevé par devant, en crin noir, orné de biais de turquoise enroulés de velours noir, avec gros nœud à l'enfant sur le devant et panache de plumes retombant par derrière sur la nuque.

14. Toilette de campagne. — Robe de toile batiste écarlate, ornée de biais marron lisérés de noir.

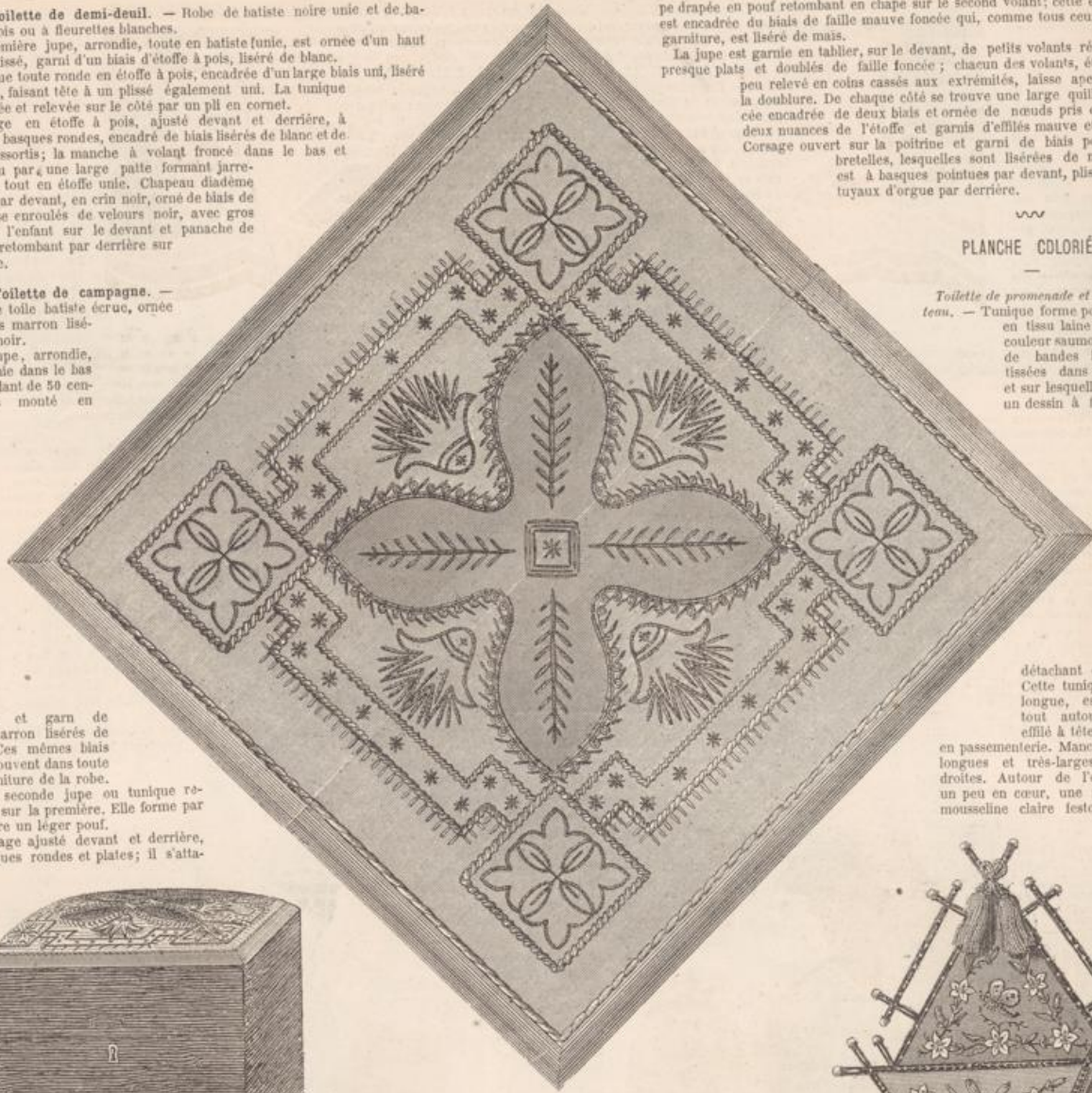
La jupe, arrondie, est garnie dans le bas d'un volant de 50 centimètres monté en

pe drapée en pouf retombant en chape sur le second volant; cette écharpe est encadrée du biais de faille mauve foncée qui, comme tous ceux de la garniture, est liséré de mais.

La jupe est garnie en tablier, sur le devant, de petits volants réguliers presque plats et doublés de faille foncée; chacun des volants, étant un peu relevé en coins cassés aux extrémités, laisse apercevoir la doublure. De chaque côté se trouve une large quille froncée encadrée de deux biais et ornée de nœuds pris dans les deux nuances de l'étoffe et garnis d'effilés mauve et mais. Corsage ouvert sur la poitrine et garni de biais posés en bretelles, lesquelles sont lisérées de mais; il est à basques pointues par devant, plissées en tuyaux d'orgue par derrière.

PLANCHE COLORIÉE

Toilette de promenade et de châteaueu. — Tunique forme polonoise, en tissu laine et soie couleur saumon, rayée de bandes blanches tissées dans l'étoffe, et sur lesquelles court un dessin à fleurs se

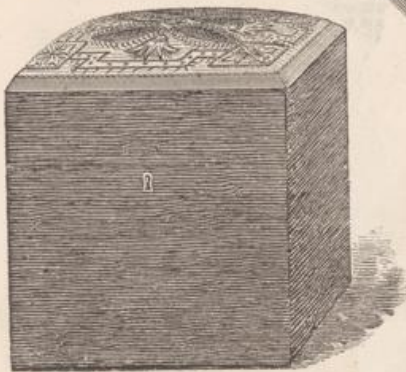


fronces et garn de biais marron lisérés de noir. Ces mêmes biais se retrouvent dans toute la garniture de la robe.

Une seconde jupe ou tunique retombe sur la première. Elle forme par derrière un léger pouf.

Corsage ajusté devant et derrière, à basques rondes et plates; il s'atta-

détachant en clair. Cette tunique, très-longue, est ornée tout autour d'un effilé à tête blanche en passementerie. Manches très-longues et très-larges, toutes droites. Autour de l'encolure, un peu en cœur, une ruche de mousseline claire festonnée en



8. BOITE A CIGARES.

che dans toute sa hauteur à l'aide de boutons de percale assortis aux biais. Un petit col arrondi garnit le haut du corsage et sert de cadre à une ruche d'étoffe formant collier.

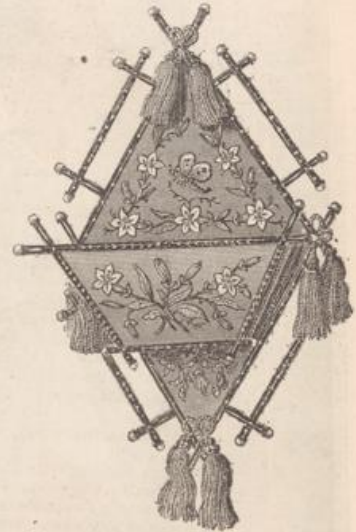
Chapeau à passe plate; fond assez haut en paille belge, orné d'un biais de turquoise marron liséré de noir posé en jarretière autour de la calotte, avec nœud sur le côté, d'où s'élance une aigrette dont le pied est marron.

15. Toilette de dîner. — Robe de faille mauve de deux tons, agrémentée de lisérés de faille mais.

Le jupon est orné tout autour d'un volant monté à plis plats espacés, sur lequel se trouvent deux biais pris dans la nuance foncée.

Sur la traine est posé un second volant à tête renversée, lequel vient à fleur de tête du premier volant. La tunique n'est à proprement parler qu'une échar-

9. DESSUS DE LA BOITE A CIGARES.



7. PORTE-CARTES.

noir; jupon de faille noire garni de deux volants dont le bord est découpé, ainsi que le représente la gravure, à dents aiguës et évidées de façon à former un vide au-dessus de chaque dent. Ces dents sont disposées, une dessus, une dessous, au moyen d'un biais qui les rattache de deux en deux. Bouillonnés de soie au-dessus des deux volants; chapeau à grands bords en paille de riz bordé de velours noir. Une guirlande de roses pompons orne le dessus et le dessous de ce chapeau, dont le bord se retrousse du côté gauche sous un nœud de velours d'où s'échappent deux plumes roses.



6. ORNERIE POUR LE FOND DU PORTE-CARTES.



11. BERCEAU EN FER OUVRÉ.

Toilette de jeune fille ou de jeune femme. — Robe de batiste, fil et soie, couleur citron. Le jupon est orné par derrière de cinq volants, dont trois plissés et deux froncés, alternant, au-dessous de chaque volant, une petite bande brodée en broderie anglaise. Le devant est garni de trois rangs de doubles plissés au cœur desquels sont posées deux petites bandes brodées cousues pied à pied. Ces plissés forment coquille aux deux extrémités, et chaque coquille contient un nœud de velours. La tunique forme polonaise, est boutonnée devant et garnie d'un plissé et d'une petite bande brodée; par derrière le corsage forme basques postillon. Un plissé orne l'encolure dont une fraise Médicis garnit l'intérieur. Les manches sont en sansouk blanc très-fin, bouillonné; des jaquetières de velours noir, fermées par des nœuds de velours, coupent chaque bouillonné; trois bandes brodées, formant

volants, retombent l'une sur l'autre jusque sur la main. Chapeau de paille belge, à forme élevée, bordé de velours noir et orné d'un biais de velours autour de la calotte; un nœud de velours fixe une aile à reflets changeants posée droite.

Costume de petite fille de six ans en foulard bleu et blanc à raies. — Première jupe très-courte avec petit volant tuyauté, dont la tête, lisérée de bleu, retombe un peu en forme de godet; petite polonaise croisée avec revers formant col, cette polonaise est bordée de foulard bleu uni et ornée de deux rangées de boutons en soie bleue; une amonière en même étoffe, toute bordée de bleu, est attachée à une ceinture, également bordée. Manche longue à revers en biais, d'où s'échappe, sur le côté, un petit plissé en biais liséré de bleu. Chapeau de paille d'Italie à grandes ailes, retroussé derrière sous un grand nœud de faille bleue; une touffe de roses orne le côté du chapeau.

K. BOUZY.

Voir l'explication de la planche de patrons à la page 200.

COURRIER DE LA MODE

Ma correspondance avec les abonnés de la *Revue de la Mode* n'apporte chaque jour la preuve que je réussis parfois à leur être



12. BERCEAU DE VOYAGE.



10. BERCEAU EN BRONZE DORÉ.

de la semaine. Les abonnés de la *Revue de la Mode* seront donc sûres de me trouver, le mercredi, de trois à cinq heures, à mon bureau, 13, quai Voltaire.

L'émigration des Parisiens continue, et après la solennité du grand prix de Paris, qui a été couru dimanche à Longchamp, il ne restera plus aucune de nos personnalités élégantes; en attendant, on avait fait des préparatifs fâcheux pour cette solennité du high-life. J'ai vu chez une de nos faiseuses à la mode, une *cote de maille* (oui, cela se peut se nommer autrement), c'est-à-dire une tunique faite en une sorte de filet serré criblé de perles d'acier. Il n'est pas jusqu'au chapeau, qui n'emprunte à cet ornement des allures de casque.



13. TOILETTE DE DEN - E. H.

utile, et rien ne saurait m'être plus agréable que cette conviction. Je me plais à constater aussi avec quelle facilité elles saisissent des explications qui me paraissent à moi-même, et à mesure que je les donne, passablement embrouillées. J'aprie donc mes lectrices d'accepter ici mes remerciements pour l'extrême amabilité qu'elles me témoignent et mes compliments bien sincères pour leur intelligence et leur habileté à appliquer mes petits préceptes de mode et de toilette.

Il m'est venu une pensée que je me hâte de leur transmettre également. Si quelques-unes parmi nos abonnées de Paris ou parmi celles qui se trouvent en passage à Paris, avaient le désir de me voir et de me consulter directement sur une petite difficulté de mode, ou pour me demander tel ou tel renseignement, je serai très-heureuse de recevoir leur visite et je suis prête à leur consacrer un jour



14. TOILETTE DE CAMPAGNE.



1874

N° 129

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire, à Paris

Caricature et Appareil de la M^{te} de Siamois 33, à Vienne

n
e
it
es
u
le
s
r
et
r
e
i
le.
lit
n
on
os
es
de
u
u
e
d
la
es
u
ix
le
u
z
te
ne
er
u
ri
de
es
se
ne
si
ré
re
pi
ars
ue
de
in
ré
m
pu
la
ns,
es
is
de
re,
ri
la
un
ré
el
ver
in
sur
ex.
po
les
ro
ide
Les
est
po
que
la
so
du
ur.

in
ds,
de
les
en
la

La Parisienne pour qui a été fait ce vêtement avait certainement un faux air de Bradamante ou de Jeanne d'Arc, qui n'aura pas manqué assurément d'attirer l'attention. Tout porte à croire, du reste, qu'elle n'aura pas été fâchée de produire un certain effet dans l'enceinte des courses, car on n'endosse pas une semblable *armoire* quand on désire passer inaperçue. Je préfère de beaucoup, pour ma part, une toilette gris mastic qui a été faite pour la femme de l'un de nos diplomates. Elle est en faille, recouverte d'un voile de crêpe de Chine de même teinte, relevé très-haut du côté gauche et qui forme sur le devant de nombreux plis disposés en biais, puisque cette tunique n'est relevée que d'un côté. Une frange à glands garnit le bord de ce grand *sur-tout*. Le jupon de faille tout uni dépasse à peine de 15 centimètres par devant. La traîne se prolonge assez loin et est formée par les tuyaux en éventail du gros pli triple dont j'ai parlé dans mon dernier courrier. Ce pli se dégage de la tunique qui se perd en dessous du côté droit. Sur le relevé du côté gauche, un grand nœud de faille rose très-pâle, doublé de faille gris mastic, tombe en coques étagées sur la jupe de faille et garnit l'espace laissé vide par ce relevé. Corsage en crêpe de Chine, avec gros liséré rose pâle autour de la basque. Manches de faille, avec revers faits de biais de crêpe de Chine et de faille rose. Chapeau à fond mou en crêpe de Chine, avec torsade de faille; plumes roses et plumes gris mastic. Gants gris mastic. Ombrelle marquée en faille ou moire grise, doublée de rose et garnie d'une dentelle de Bruges.

Comme toutes mes lectrices ne vont pas parader sur la pelouse de Longchamp, je dois songer à des toilettes plus modestes. A celles qui partent prochainement pour les bords de mer, je recommanderai les tissus beige, très-commodes, parce qu'ils ne s'altèrent pas au bord de la mer.

Nous donnerons très-prochainement une figurine représentant un costume de voyage ou de bain de mer d'une forme charmante. En attendant, je signale le veston sans manches, s'attachant par un seul bouton sur la poitrine, comme le vêtement le plus charmant à porter. On le fait en étoffe semblable à la robe.

Dans le même genre et comme par-dessus noir pouvant aller avec les toilettes noires ou grises, on fait de petits paletots Louis XV en soie noire que je trouve charmants. Ils marquent la taille sans la dessiner exactement; ils sont plus courts par derrière que par devant. Une sorte de col plat à grands revers entoure l'encolure en cœur et se termine par un nœud de ruban à longs bouts. Le paletot ne s'attache sur la poitrine que par ce nœud et s'évase ensuite de façon à fuir sur les côtés. On fait ce vêtement sans manches, mais seulement lorsqu'il est destiné à être porté sur une robe noire; les manches sont nécessaires s'il doit accompagner une robe de couleur. On le raye de galons de jais ou on le garnit tout autour de dentelle perlée ou d'une grosse ruche de blonde noire coupée par un galon de jais.

On continue à porter beaucoup d'étoffes de soie à carreaux noirs et blancs. On fait avec ces étoffes des robes mi-partie noires et à carreaux d'un très-joli effet; mais le bon goût doit présider à cet arrangement. Cette mode a un côté économique que je dois signaler à mes lectrices. Supposez en effet que vous ayez une robe de taffetas noir un peu défraîchie; en achetant 8 ou 10 mètres de soie à petits carreaux noirs et blancs, vous pouvez vous faire une charmante toilette. Les plissés et les froncés, les deux garnitures en vogue, se prêtent fort bien à ces combinaisons de deux étoffes. En les mélangeant avec art, on obtiendra un bon

résultat. Le taffetas *grisaille* s'accommode aussi des autres nuances, telles que le bleu, le mauve, le violet, le paille. On trouve ces étoffes à carreaux dans tous les prix, depuis les taffetas *armure*, les soies nattes, qui sont souples et fortes, et qui valent 12, 15 et 18 fr. le mètre, jusqu'aux petites soies à 4 et 5 fr. le mètre.

MARIE DE SAVERNY.

AVIS A NOS ABONNÉES

L'administration de la *Revue de la Mode* et du *Monde illustré* fait paraître cette semaine une petite brochure qui

prend l'enfant sachant lire et écrire, et commence son instruction par les premiers éléments de toutes les connaissances; puis vient le *cours primaire* que peuvent suivre généralement les petites filles de huit à dix ans, et qui fait suite au cours élémentaire. Le *cours secondaire* embrasse déjà un assez vaste champ d'étude, et suffirait aux jeunes personnes dont le savoir n'a pas besoin d'être étendu au delà de certaines limites. Enfin, le *cours supérieur* est le couronnement de cette œuvre conduite par les auteurs avec un tact, une mesure et une science très-remarquables. Il est à la fois le résumé des autres cours et leur complément. Il enseigne tout ce qu'une femme distinguée et intelligente peut désirer savoir et peut conduire les natures privilégiées à ce degré de science qui constitue

la supériorité intellectuelle.

Le même travail sera fait pour la musique qui sera enseignée dans notre publication avec un succès non moins grand que les autres branches de l'instruction.

Voilà brièvement l'exposé de ce que sera le journal d'éducation que nous allons publier prochainement. J'ajouterais que son plus grand mérite est moins encore dans la grande variété des matières qu'il renfermera et le sens judicieux qui a présidé au choix de ces matières, que dans le dosage, la mesure et la graduation du travail, appliqués à l'âge et aux forces de l'élève.

M^{mes} Fabre et Gentilhomme ont cru devoir faire précéder ce journal de la petite brochure dont j'ai annoncé l'apparition, afin d'exposer le but de leur méthode, et d'indiquer les principes sur lesquels repose ce mode d'enseignement.

Voici le moment où finit l'année scolaire; c'est donc aussi l'époque où les mères se préoccupent naturellement des mesures à prendre l'année suivante pour l'éducation de leurs enfants. Nous avons pensé que le moment était opportun de leur faire apprécier les avantages considérables de la méthode que nous leur recommandons. Celles de nos abonnées qui désireraient lire la brochure que nous annonçons, n'ont qu'à envoyer 50 centimes en timbres-poste à l'administration de la *Revue de la Mode*. Je me réserve, comme mère, bien plus que comme rédactrice en chef de ce journal de la famille, de donner, dans un prochain article, mon appréciation personnelle sur l'excellence de l'éducation au foyer domestique et l'heureuse influence qu'elle peut avoir sur la vie entière de la femme.

MARIE DE SAVERNY.

Erratum. — Une erreur typographique a fait transposer les noms des deux auteurs de la romance que nous avons publiée dans notre dernier numéro. Les paroles sont de M. X... et c'est M^{me} Anna Fabre qui a composé, sur ces paroles, la musique dont nos abonnées ont eu la primeur. Du reste, la note insérée dans le même numéro, a dû faire reconnaître cette erreur.



15. TOILETTE DE DINER. — MODÈLE DE M. KINGSBURY.

est le résumé et l'exposé de la méthode d'enseignement pour les jeunes filles dont M^{mes} Fabre et Gentilhomme vont donner le développement dans un journal hebdomadaire. Ce journal sera aussi bien le *rade-mecum* des institutrices que le guide des mères qui veulent faire elles-mêmes l'éducation de leurs filles. Il donnera dans la livraison qui paraîtra tous les huit jours le détail des devoirs et des leçons pour tous les jours de la semaine, ainsi que les instructions les plus détaillées pour l'exécution de ces devoirs, les conseils les plus minutieux sur la façon dont doivent être apprises ces leçons. Cette publication, qui formera un cours complet d'éducation, sera divisée en quatre parties correspondant aux divers degrés d'aptitude des jeunes filles, suivant leur âge et leur intelligence. Le *cours élémen-*

LINDA

Dans une rue aristocratique de Londres, au centre d'un quartier opulent, dont les maisons, semblables à des palais, profilent à travers le brouillard la longue perspective de leurs colonnades, une petite fille rêçait avec entrain les cordes d'un mauvais violon, qui répondait à ses efforts en rendant des sons aigus et discordants. Le costume de la

petite artiste et les tons chauds de son visage indiquaient une origine étrangère.

— Un petit sou, mesdemoiselles, s'il vous plaît, un petit sou!

Ces paroles, servant de finale à l'air qu'elle venait de terminer, étaient adressées par la musicienne à un groupe de six jeunes enfants qui l'écoutaient de la fenêtre ouverte d'un rez-de-chaussée.

Plusieurs pièces de monnaie tombèrent en réponse aux pieds de la petite fille, qui les ramassa avec empressement tout en envoyant à ses généreux auditeurs des baisers de remerciements accompagnés du regard joyeux de ses beaux yeux noirs.

Elle allait s'éloigner tout heureuse de sa bonne aubaine, pendant que les enfants battaient encore des mains pour l'approuver, lorsqu'un jeune garçon, de quinze ou seize ans, bousculant les autres enfants, se pencha en dehors du balcon et interpella la petite musicienne.

— Siete Italiana?

— Si signor, répondit-elle, enchantée d'entendre parler sa langue.

— Recommande ton morceau, reprit-il.

— Je n'ai pas le temps; ma mère est très-malade, elle m'a défendu de m'attarder, il faut que je rentre pour la soigner.

— Ah! petite drôlesse, reprit le garçon; nous allons voir cela! Médor, ici, attrape-la!

A peine avait-il prononcé ces paroles, qu'un bull-terrier, se lançant du balcon dans la rue, s'attacha aux vêtements de l'enfant, qui, affolé de terreur, s'enfuit, laissant entre les dents du dogue un lambeau de sa robe, et lâchant son violon qui tomba par terre, brisé en plusieurs morceaux.

— Oh! que c'est méchant! s'écria une charmante petite blonde. Grand-mère saura bien certainement ta vilaine conduite.

Elle fut interrompue par une vieille dame qui venait d'entrer et avait assisté, silencieuse, au petit drame dont le dénouement avait causé la destruction du gagne-pain d'une pauvre famille.

— Appelle ton chien, dit-elle, en s'adressant sévèrement au coupable, et amène-moi tout de suite cette malheureuse enfant.

Le jeune garçon sortit d'un air boudeur et revint au bout de quelques instants, traînant après lui sa victime, qui faisait d'inutiles efforts pour se dégager. Elle fut entourée par tous les enfants, qui rivalisèrent aussitôt de gentillesse pour lui faire oublier sa peur. Mais ni les jouets, ni les gâteaux ne purent arrêter ses larmes, qui continuaient à couler, interrompues par des phrases entrecoupées.

— Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir maintenant, personne ne me donnera plus rien. Mon pauvre violon, mon pauvre violon!

— Mais petite soeur, dit la dame, impatientée en voyant l'inutilité des consolations qu'elle lui adressait de son côté presque avec tendresse, puisque je te promets un violon tout neuf, pourquoi te lamentes ainsi?

— Ce n'est pas la même chose, reprit l'enfant, c'est mon pauvre grand-père qui m'a appris à jouer de celui-ci, et maintenant que bon papa est au ciel, qui me montrera à jouer de l'autre?

Cette naïveté amena sur les lèvres de la vieille dame un sourire. Elle allait répondre, lorsque le jeune garçon, cause du malheur, dit la parole:

— Eh bien, dit-il, ce sera moi qui te donnerai des leçons. Tiens, regarde si je ne suis pas un excellent professeur!

Et, s'emparant d'une baguette qui se trouvait sur un meuble près de lui, il s'en servit comme d'un archet, en imitant les gestes de la petite musicienne jouant du violon. Cette plaisanterie eut l'effet désiré; et, comme le soleil, percant les nuages, se fait jour parfois à travers une pluie abondante, un sourire éclaira le visage de la petite affligée.

— Elle a ri! elle a ri! Je t'assure, grand-mère, qu'elle a ri, s'écria un bambin qui avait contemplé d'un air ému la scène qui venait de se passer.

Cette exclamation fut suivie d'un cri de satisfaction poussé par ses frères et sœurs.

— Allons, mes amis, dit la grand-mère, ne retenons plus cette enfant: elle nous a dit que sa mère est malade. Demain, elle reviendra à la même heure, et vous lui donnerez un autre violon. — Comment l'appelles-tu? dit-elle en prenant dans sa main blanche et effilée la petite main brune qui tremblait dans la sienne.

— Linda.

— Et le nom de ta famille?

— Je ne sais pas, dit l'enfant.

— Ta maman, comment se nomme-t-elle?

— La chanteuse.

— Et ton papa?

— Il est mort.

— Mais, quand il vivait, comment s'appelait-il?

L'enfant secoua la tête et garda le silence.

— Tu n'as ni frère ni sœur?

— Pardon! j'ai un frère.

— Qui s'appelle?

— Petit frère.

— Décidément, dit une jeune femme qui était entrée dans la pièce pendant cette interrogation, vous tournez toujours dans le même cercle. Il y a un moyen très-simple de vous procurer les renseignements que vous désirez: envoyez un domestique avec elle; il dira à la mère de cette enfant de venir demain avec sa fille, et nous serons ainsi au courant de son histoire.

— C'est juste, répartit la maîtresse de la maison: Où demeures-tu, mon enfant?

— Chez maman.

— Mais, où demeure ta maman?

— Je ne sais pas, répondit la petite fille.

A cet aveu, toute l'assistance fut saisie d'un fou rire.

— J'ai vraiment peur, dit la vieille dame, qu'elle ne soit égarée.

— Mais non, mais non! reprit Linda: je connais bien mon chemin, et je veux partir; laissez-moi m'en aller.

— J'ai deviné! s'écria un gros bébé de sept ans, en battant des mains; elle a fait comme le petit Poucet, elle a semé des cailloux.

Cette idée causa une hilarité générale.

La petite étrangère commençait à s'effrayer; un nuage voilait son front; elle retenait difficilement les grosses larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Silence, mes enfants, fit la jeune dame. Et toi, petite, écoute-moi bien.

Linda fixa sur elle ses yeux noirs, se tenant tout d'une pièce, et grommelant attentivement le mouvement de ses lèvres.

— Es-tu bien sûre de retrouver ton chemin?

— Oui, madame.

— Et peux-tu revenir sans faute demain, à cette heure, chercher le violon qu'on t'a promis?

— Oui, madame.

— Eh bien, pars bien vite; et si ta maman te gronde, parce que tu es en retard, dis-lui que c'est la faute de ce grand garçon.

— Elle ne me gronde jamais.

— En vérité! tu es donc bien sage?

— Maman dit aussi comme cela, répondit la petite fille, qui s'en alla sur ces mots, comme si elle eût craint d'être retenue plus longtemps.

— Cette enfant m'intéresse vivement, dit la vieille dame; elle est pleine de gentillesse et de naïveté.

— C'est pécher de laisser une si jolie créature courir les rues à cette heure. Nous obtiendrions de sa mère, j'espère, qu'elle lui donne, avec notre aide, un état moins précaire que celui de musicienne ambulante.

Le lendemain, bien avant l'heure indiquée, les enfants, munis chacun d'un jouet, attendaient Linda. Un magnifique violon s'étalait sur la table, gardé précieusement par le grand Frank, qui avait une peine infinie à empêcher les bambins d'exercer sur ce bel instrument le talent dont ils se sentaient possédés à sa vue.

Mais les enfants devaient être déçus dans leur attente; Linda ne vint pas au rendez-vous.

La nuit était venue depuis longtemps, leur enlevant tout espoir de voir arriver la petite étrangère, que les jolies têtes enfantines, serrées les unes contre les autres, interrogeaient encore la rue déserte.

— Elle viendra demain, dit la grand-mère presque aussi désappointée que les petits enfants. Frank, sonne pour qu'on apporte de la lumière.

— Robert, dit-elle au domestique qui venait répondre à la sonnette, si une petite pauvre se présente, avertissez-moi.

— Oh! milady, elle ne viendra pas.

— Et pourquoi cela?

— Parce qu'elle a volé deux cuillers.

Cette nouvelle jeta le groupe d'enfants dans une grande consternation et fut suivie d'un profond silence.

— Votre accusation est très-grave, reprit la grand-mère; êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper, car l'enfant n'a pas quitté cette pièce?

— C'est si vite fait, milady! Je venais de desservir, l'argenterie était posée sur la table dans le vestibule; ces salimbanques ont une telle habitude du vol! C'est aussi facile que cela, ajouta-t-il en portant la main vivement derrière son dos.

Cette révélation du domestique surprit vivement tout le monde.

— C'est égal, dit Frank, cela me semble bien fort; il doit y avoir quelque piè voleuse là-dessous; la petite musicienne aura subi la prédestination de son nom.

Plusieurs mois s'écoulèrent à la suite de cette explication, et le souvenir de la petite chanteuse s'effaça peu à peu de la mémoire des enfants. La grand-mère, cependant, resta préoccupée de cette aventure. Elle ne pensait point que Linda fût coupable du vol des cuillers, et se reprochait de n'avoir pas fait rechercher la pauvre petite musicienne, qu'elle ne croyait point indigne de son intérêt. Souvent elle avait fait part de ses scrupules à la jeune dame, sa fille, que nous avons vue assister à la scène du violon brisé; mais celle-ci n'avait point partagé son sentiment, et pensait, au contraire, qu'elles avaient été exploitées par une intrigante dressée au vol.

Une épidémie qui fit des ravages épouvantables parmi les enfants à Londres enleva trois des jeunes auditeurs de la

jeune Italienne; les autres, gravement atteints, furent sauvés presque miraculeusement.

Au milieu de ce désastre, les deux dames eurent une preuve éclatante de l'innocence de Linda. Le domestique qui l'avait accusée, renvoyé quelques jours avant la mort des enfants, se plaça dans le voisinage.

Peu de temps après, un bijou de prix ayant disparu de chez ses nouveaux maîtres, la police, informée du fait, fit une perquisition et trouva dans la malle de ce domestique non-seulement le bijou, mais aussi les deux cuillers gravées aux armes de la famille Heuthly.

Cette découverte, révélant l'intérêt pour la petite Linda injustement soupçonnée, aurait eu pour résultat, en temps ordinaire, de faire faire des recherches pour la retrouver. Mais le malheur qui venait d'accabler la famille Heuthly ne lui laissa point le souci d'une autre infortune.

Puis la santé des trois petits convalescents exigeant un changement de climat, toute la famille partit bientôt pour rejoindre le fils aîné Frank, qui était en France depuis plusieurs mois avec son professeur. C'est là que nous les laisserons tous pour nous occuper de notre petite héroïne.

11

En quittant la maison où on lui avait témoigné tant de sympathie, Linda n'avait cessé de regarder en arrière tant qu'elle put l'apercevoir; ce ne fut qu'au bout de la rue qu'elle s'arrêta, examinant d'un œil attentif cette enfilade de splendides demeures. Son joli visage exprimait la tension de son esprit; évidemment elle prenait des précautions pour ne pas se tromper le lendemain. Satisfaite enfin de son examen, elle partit d'un pied léger, évitant adroitement tous les obstacles qui se présentaient à chaque pas sur sa route.

Après plus d'une heure de marche, elle arriva à une rue sombre et étroite située dans le quartier de Blackfriars, et, entrant dans une maison d'aspect misérable, composée seulement d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, elle gravit l'échelle qui servait d'escalier pour conduire au grenier où elle habitait avec sa mère et son frère.

Le spectacle qui s'offrit alors à ses yeux lui arracha un cri de douloureuse surprise. Sa mère, qu'elle avait laissée très-malade, semblait sur le point d'expirer; à demi allongée sur un grabat, elle tenait entre ses bras un petit être qu'elle s'efforçait de réchauffer contre son sein épuisé, où il cherchait en vain une nourriture insuffisante.

La beauté très-remarquable de la mourante avait résisté à ses souffrances, car même à cette heure suprême son visage avait conservé un charme infini.

— Te voilà enfin, ma pauvre enfant, fit-elle d'une voix brisée. Écoute-moi avec attention, car j'aurai de la peine à me rappeler ce que je veux te dire. Tu es bien petite...

— Ici un sanglot lui coupa la parole.

— ... Mais tu es toujours été si raisonnable, que j'ai la conviction que tu n'oublieras pas mes recommandations. Dieu m'appelle, il veut que je vous quitte tous deux. C'est toi, Linda, qui me remplacera près de ton petit frère; fais tout ce que tu pourras pour lui. Mes pauvres chers petits, qu'allez-vous devenir sans un seul ami? Mon Dieu, mon Dieu, ajouta la pauvre mère avec un geste de désespoir, ayez pitié d'eux! je ne veux pas mourir, je ne puis pas quitter mes enfants!

Après ce moment de désespoir, les sanglots de sa fille la rappelant à la raison, elle reprit:

— Je t'ai trompée en te disant que ton père est mort; c'est pour le chercher que j'ai quitté Naples; il est Anglais et il habite l'Irlande; si tu le rencontres, si tu le retrouves, qu'il sache que je lui ai pardonné. Je ne croyais pas mourir si tôt. Je ne puis pas écrire. Ah! mon Dieu, j'étouffe... je ne puis plus parler!... Seigneur Jésus! mes enfants, mes enfants!... Linda, le nom de ton père est...

L'enfant, saisie de terreur en voyant les convulsions de la mort qui se manifestaient sur la figure de sa mère, se précipita vers l'échelle en appelant au secours.

Ses cris furent entendus par une vieille mendiant irlandaise qui habitait une espèce de bouge au rez-de-chaussée. Sale, déguenillée et à moitié grise, elle s'approcha de la mourante, qui frissonna instinctivement à sa vue.

— Allons, allons, la petite mère, dit-elle, cela ne sera rien; si vous avez quelques sous, donnez-les-moi, et j'irai vous chercher une mesure de gin. Parlez-moi de cela pour remonter le cœur.

— J'ai de l'argent, dit Linda, dénouant avec empressement le coin de son mouchoir, où elle avait enveloppé les pièces qu'elle tenait de la munificence des enfants qu'elle venait de quitter.

— Eh! mais vous êtes des richards, dit l'horrible créature en regardant d'un air de convoitise le contenu du mouchoir. Donnez-moi de quoi acheter un litre. Là, c'est assez, fit-elle en prenant quelques pièces.

Puis, en réfléchissant:

— Au bout du compte, le gin peut être augmenté, il vaut mieux me donner tout.

L'enfant ne fit aucune résistance et lui abandonna jusqu'à son dernier sou.

La mourante ne parlait plus, sa respiration devenant ha-

letante et s'arrêta complètement par instant; son regard était fixé, avec une expression d'angoisse inexprimable, sur le petit enfant qui reposait paisiblement à ses côtés.

Linda assista seule à la mort de sa mère; elle venait d'aller visiter une misérable ruelle, lorsque la vieille revint, trébuchant à chaque pas.

— Ah bah! dit-elle en touchant la main glacée qui pendait hors du grabat, elle est partie comme cela sans tambour ni trompette? En voilà une drôle d'idée... je ne l'aurais pas cru! Voyons, ma belle, ajouta-t-elle en s'adressant à la pauvre orpheline qui, n'ignorant pas que sa mère lui avait fait un éternel adieu, poussait des plaintes déchirantes.

— Il ne s'agit pas d'ameuter le quartier; elle est bien partie, et tes cris ne la feront pas revenir. Goûte-moi un peu de cela et tu la verras tout de suite dans le saint paradis où elle est.

En disant ces mots, l'horrible ivrogne introduisit le goulot de la bouteille qu'elle avait rapportée dans la bouche de l'enfant, et lui fit avaler une assez grande quantité de l'atroce liquide qu'elle contenait. L'effet de ce breuvage, aidé de la fatigue et de l'émotion, fut presque immédiat; la tête de la petite affligée s'inclina sur sa poitrine, et en peu d'instants un profond sommeil lui fit oublier ses chagrins.

La vieille profita de l'absence de tout témoin pour visiter la pièce sans rien respecter. Les poches de la morte, retournées à plusieurs reprises, ne lui donnèrent aucune satisfaction.

— What a pauper! exclama-t-elle d'un air de mépris. Avec un peu d'adresse, ces deux enfants lui auraient fait gagner pourtant une fortune.

En faisant cette réflexion, elle jeta un coup d'œil sur le grabat et remarqua que la défunte tenait une de ses mains crispées sous le misérable paquet de haillons qui lui servait d'oreiller.

— Suis-je bête! dit-elle; voilà son coffre-fort! Et moi qui n'y pensais pas.

Elle pouvait effectivement croire à une trouvaille, car la main de l'Italienne serrait convulsivement un papier que la voleuse eut peine à lui arracher. Malgré son long endurcissement dans le vice, elle détourna son regard pour éviter la rencontre des grands yeux noirs de la morte qui, restés ouverts, semblaient la menacer.

— Voyons un peu ce que nous avons là, dit-elle d'un air désappointé en dépliant une grande feuille de parchemin; moi qui m'imaginai que j'allais trouver des bons billets de banque. « Consulat anglais, à Naples. » Un acte de mariage. Et, ce qu'il y a de plus rigolo, le mari en question doit être ce gremlin de juge qui a fait condamner mon fils à dix ans pour une bagatelle. Ah! il me le payera! nous verrons cela.

Le lendemain, à la pointe du jour, Linda fut réveillée en sursaut par la vieille qui la secouait brutalement par le bras: — Avez-vous des parents ou des amis à Londres? lui dit-elle.

— Non.

— Eh bien, qu'allez-vous faire?

— Je ne sais pas, répondit l'enfant fondant en larmes.

— Vous savez, reprit la sorcière, qu'on va venir tout à l'heure chercher votre mère et qu'on emportera votre frère aux Enfants-Trouvés?

— Où est-ce, cela?

— A l'autre bout du monde.

— Mais j'irai avec lui; maman m'a défendu de le quitter.

— Oh! vous, c'est autre chose. On vous mettra à la Work-House.

— Je ne veux pas, je veux rester avec mon frère.

— Vous aurez beau crier, on ne vous écouteira seulement pas. Pourtant il y aurait un moyen de vous faire rester ensemble: dites à tout le monde que je suis votre grand'mère, et on ne pourra plus vous séparer. Mais alors il faudra partir à l'instant, avant qu'ils ne viennent.

— Partons, dit l'enfant avec empressement.

Et, avant de sortir, elle fit un pas vers le grabat avec l'intention d'embrasser sa mère; mais, saisie d'un terreur invincible à la vue du cadavre, elle se précipita sur les pas de la vieille qui descendait, emportant dans ses bras le petit garçon.

En s'apercevant que le costume de Linda attirait l'attention des passants, elle redoubla de vitesse, et se dirigea vers Whitechapel, quartier de Londres qui rivalise avec Saint-Giles pour le nombre de ses malheureux et l'aspect de sa misère.

Les habitants de ses ruelles tortueuses et de ses cours étroites et infectes ressemblent plutôt à des spectres enveloppés d'oripeaux qu'à des êtres humains. On y aperçoit des femmes livides, des hommes ignobles, des enfants se vautrant dans la fange. De longues rangées de haillons qui sèchent suspendues en dehors des maisons interceptent la lumière.

Il est à remarquer que, par un contraste bizarre, les rues de cet horrible quartier portent les noms les plus riants. La vieille s'arrêta devant une maison située dans la rue du Champ-Vert. A son appel, une grande fille, pieds nus, la chevelure rousse éparse, vêtue de chiffons qui avaient jadis servi de toilette de bal, vint ouvrir.

— Te voilà, grand'mère, dit-elle d'un air indifférent. Nous croyions que tu t'étais fait pincer.

— Pas si bête! répondit la respectable aïeule. Où est ta mère?

— Elle a été condamnée hier à Bond-Street à un mois de prison.

— Ah! vraiment. Donne du pain à ces mioches, et dépêche-toi de me raconter cela.

Peggy, la personne en scène, jetant un coup d'œil farouche sur les orphelins, leur donna une poignée de croûtes moisis, ramassées probablement dans les ordures. Puis, d'une voix monotone, rendit compte à la vieille de certains événements qu'il est inutile de raconter à nos lecteurs.

Nous suivrons les enfants pendant les premiers mois qu'ils habiteront sous le toit de l'intrigante qui les avait attirés chez elle dans le but d'exploiter leur jeunesse. Ces frères créatures ne tardèrent pas à s'étioiler complètement dans cette atmosphère où le vice et le crime s'allient aux souffrances et aux privations de toutes sortes. L'instinct de l'honnêteté, fortement développé chez Linda, se révoltait à chaque instant; mais, jeune comme elle était, quelle résistance pouvait-elle opposer à la menace qu'on lui faisait chaque jour de la séparer de son frère, si elle refusait d'écouter les ordres odieux qu'on lui donnait? Les enfants, loués continuellement à des personnes différentes pour exciter la charité par leur jeunesse, parcouraient les rues du matin au soir, battus et affamés.

Au début, ce commerce apporta d'assez gros bénéfices à la vieille; mais, au bout de quelque temps, les enfants perdirent cet air candide qui les rendait intéressants, et finirent par ressembler à ces milliers d'autres petits malheureux qui exploitent la charité publique.

On donne d'une main généreuse à l'enfance épanouie et florissante, mais on détourne le regard de l'enfant chétif dont l'aspect inspire le dégoût.

La mégère se décida alors à faire changer de métier à ces petites victimes, et trouva pour Linda un emploi plus lucratif, mais, hélas! plus honteux encore: elle en fit une voleuse.

III

Deux ans plus tard, à l'heure où les dames de l'aristocratie se montrent dans toute leur élégance le long de la Serpentine, non pour respirer un air pur, qu'on ne trouve pas en cet endroit, mais dans le but de se conformer à la mode; à l'heure où les jeunes filles de la riche bourgeoisie étalent leurs toilettes de mauvais goût, rient, flirtent et enlèvent les cœurs; en un mot, à l'heure fashionable de la promenade à Hyde-Park, une petite fille, proprement mise, suivait la foule sur les bords de la rivière en question. Elle était attentivement un vieux monsieur qui, tout en marchant, s'élevait avec un foulard très-grand et d'une blancheur parfaite.

Ce nouveau personnage joue un rôle assez important dans cette histoire, et son type est trop remarquable pour que nous puissions nous dispenser de le présenter à nos lecteurs.

Agé d'environ soixante ans, il était d'une taille moyenne. Un embonpoint mal réparti donnait à sa démarche une certaine gêne; sa physiologie respirait le calme d'un heureux naturel. On pouvait lire dans son œil bleu clair et très-ouvert la sérénité de son âme; la fraîcheur de ses sentiments, rare avantage à son âge, perçait dans toute sa personne, donnant à ses manières douces et bienveillantes un charme infini de distinction et de bonté. Rentier aisé, il passait une grande partie de son temps à soulager les malheureux, semant autour de lui d'innombrables bienfaits.

Les joies intimes de la famille lui étaient inconnues en sa qualité de célibataire, mais il n'en éprouvait pas le besoin, car sa nature chaleureuse et dévouée lui apportait de continus sujets d'intérêt qui fermaient son cœur à toute préoccupation personnelle.

Son costume était celui des quakers; il se composait d'un chapeau à larges bords, d'un habit à haut collet et d'une culotte courte, terminée par des guêtres boutonnées jusqu'aux genoux.

Tous ses vêtements, d'une propreté irréprochable, étaient de la même couleur, brun foncé, suivant l'usage de sa secte; ses mains, petites et blanches, étaient sans gants.

M. Pim, ainsi s'appelaient ce gentleman, s'était approché de la magnifique collection de rhododendrons qui bordent la rivière, et feignait d'examiner curieusement ces plantes, tout en suivant du coin de l'œil les agissements de l'enfant, qui ne se doutait pas de cette surveillance.

Au moment où notre estimable quaker venait de mettre dans sa poche le magnifique foulard dont nous avons parlé, la petite fille était arrivée, après maints détours, à se placer derrière lui. L'amateur de rhododendrons paraissait complètement absorbé dans la contemplation de ces éricinées et l'enfant, trouvant alors le moment propice, introduisit doucement sa main dans la poche du quaker et s'empara de son foulard, lorsque celui-ci, qui n'avait pas perdu un seul geste de celle qu'il éplait, se retourna brusquement.

En s'apercevant qu'elle était découverte, la petite voleuse ne chercha pas à fuir, et resta confuse à la même place.

— Brum... m...., dit mister Pim en faisant la grosse voix, c'est le troisième que vous me volez depuis quinze jours; vous ne vous êtes pas rendu compte que c'est tout à fait exagéré.

— Gardez-le, monsieur, lui répondit l'enfant en lui tendant le foulard, il est à vous, je n'en veux pas.

— Et si je vous le laissais, quel usage en feriez-vous?

— Je le porterais à ma grand'mère.

— En vérité! et qu'en ferait-elle?

— Elle le vendrait au juif, à Abraham.

— Pour acheter du pain, sans doute?

— Oh! mieux que cela, pour acheter du gin.

— Vous aimez donc le gin?

— Oh! non! on ne m'en donne jamais; mais ma grand'mère est bien meilleure quand elle en boit beaucoup; quand elle en boit un tout petit peu, elle me bat, mais quand elle en boit beaucoup, elle s'endort, et alors ne dit plus rien.

— Et la mère te laisse battre?

— Oh! dit l'enfant, les yeux pleins de larmes, elle ne le sait pas, puisqu'elle est au ciel.

— As-tu des frères et des sœurs?

— J'avais un petit frère, répondit-elle en sanglotant; mais il a été écrasé par une voiture de brasseur, un jour que grand'mère l'avait loué à un aveugle.

— Est-ce que tu es née à Londres? dit le quaker, frappé du type étranger de la petite fille.

— Non! dit l'enfant, en jetant un regard effrayé à droite et à gauche; je voudrais bien retourner à Naples; le ciel est toujours bleu, et je n'y avais jamais froid. Mais il ne faut pas qu'elle sache que je vous l'ai dit, elle me mettrait à la Work-House.

ISABELLE ALLIN.

(La suite au prochain numéro.)

LES SEPT ÉTOILES DE BOHÈME

(Suite)

XVIII

L'ÉCHIN MATERNEL

Dans ce langage qui part de l'âme, et que la plume la plus éloquente ne saurait reproduire, il lui exprima l'impression qu'elle avait faite sur lui dès le premier moment, le moment où elle lui était apparue au milieu de l'incendie du village.

lui dit comment les jours qu'ils avaient passés ensemble avaient fortifié cette impression et mûri ses desirs et ses desseins.

Il l'assura que sa position de fortune était suffisante pour lui offrir à ses côtés un avenir assuré, et finit par lui demander s'il pouvait, après cette déclaration dont les circonstances justifiaient la soudaineté, espérer, sinon une parole décisive, du moins un mot d'encouragement.

Quel plaisir pourrait reproduire les traits de Johanna en cet instant suprême?

Elle était là, adorable de ravissement, de pudeur, d'émotion; son regard s'éraphique tantôt se dirigeait vers le ciel, tantôt descendait vers Stéphane.

La solitude qui régnait autour d'eux, les rayons dorés du soleil couchant qui les enveloppaient, le ciel libre de Dieu qui les couvrait, achevaient de peindre leurs épanchements.

D'abord surprise, saisie par le ton sérieux de ce discours, d'où dépendait leur bonheur éternel à tous deux, elle avait baissé ses paupières; mais peu à peu ses sensations, remuées si profondément, se firent jour par des pleurs.

Souriant à travers ces larmes heureuses, elle répondit par un regard où son œil d'azur mit toute son ardeur.

Cette première émotion passée, elle revint à son naturel naïf et gai.

Ils reprirent leur route, mais que de serremments de mains, que d'enivrants regards, que de suaves aveux! Ils mirent plus d'une demi-heure à franchir les quelques pas qui les séparaient de la maison paternelle.

Ils avaient tant de choses à se dire, toujours les mêmes, toujours plus douces à entendre!

Au moment de franchir le seuil de la paisible habitation, le cœur manqua à la timide enfant. Il lui semblait que les serviteurs, que son père, que tout le monde allait lire son trouble et ses sentiments sur son visage.

Elle avait promis, d'abord, de venir sans retard auprès de son père et de tout lui dire.

En proie au tumulte de ses sensations, elle ne l'osait plus. Elle pria tout bas Stéphane d'entrer le premier et de remettre sa demande au lendemain. Tout lui semblait si nouveau, si effrayant, si charmant à la fois, qu'elle ne savait plus se résoudre à rien, elle appréhendait jusqu'au bonheur.

Stéphane promit tout ce qu'elle voulait, pour la rassurer, mais sans savoir lui-même ce qu'il promettait ainsi.

Il ne fut pas plus tôt en présence du vieux forestier, qu'il céda à son impatience.

Abordant avec loyauté, dans un langage modeste et di-

